

## Bouli Lanners, mordant

Par Gilles Renault

12 mars 2018, [next.liberation.fr/cinema/...](http://next.liberation.fr/cinema/)

Covedette de «Chien», le film de Samuel Benchetrit, le comédien belge met sa notoriété au service du combat antinucléaire.

Débutée deux heures auparavant, la rencontre touche à sa fin lorsque le regard de Bouli Lanners s'embue inopinément à l'évocation d'une anecdote récente. Sanglots à peine étouffés, il raconte : «*L'autre jour, j'ai croisé Adamo dans le train et il ne faut pas oublier que pour nous, Belges, Adamo, c'est à la fois Dieu et le père Noël. Il ne mourra jamais. Or, à ma grande stupeur, il m'a reconnu et salué. Ça m'a ébranlé. Surtout qu'arrivés gare du Nord, il est revenu vers moi pour m'inviter le 16 mars à son concert à l'Olympia. Là, je me suis totalement liquéfié, redevenant d'un coup le petit gars de Moresnet-Chapelle, entendant sa mère le chanter dans la maison.*»

Un demi-siècle plus tard, Philippe Lanners est donc devenu Bouli, sobriquet hérité d'une surcharge pondérale aussi précoce que relative qu'il a fini par assumer, plutôt que traîner comme un boulet. Tronche fiable du cinéma francophone (plus ou moins d'auteur), il joue beaucoup. A telle enseigne que son nom agrément le générique d'une soixantaine de longs métrages en vingt ans. Des apparitions d'abord, un jour gangster, l'autre gendarme, ou gardien de prison. Puis des personnages plus denses (*Louise-Michel*, *Mammuth* et *le Grand Soir*, du tandem séditieux Kervern-Delépine, *Enfermés dehors* et *Neuf Mois ferme* d'Albert Dupontel, *De rouille et d'os* de Jacques Audiard...) qui, de fil en aiguille, aboutissent à la sortie de la semaine, *Chien*. Une fable acerbe signée Samuel Benchetrit, sorte de *Didier SM* dans lequel un type en chute libre (professionnelle, sociale, familiale, sentimentale) devient le toutou d'un propriétaire de chenil.

Vincent Macaigne interprète le premier et Bouli Lanners, le second, avec, au mitan de l'ironie et de la perversité, toute cette cocasserie borderline dont on le sait capable à l'écran. Le noiraud Gibus, un border terrier qui trotte dans la maisonnée, valide la performance, lui qui a accompagné une fois son maître à une leçon de dressage. «*Après s'être fait gueuler dessus pendant trois heures, constate celui des deux qui a l'usage de la parole, nous en sommes revenus en état de stress total, à la fois humiliés et frustrés, et bien sûr nous n'y sommes jamais retournés.*»

Le rôle était d'abord destiné à Jean Claude Van Damme, avant d'échoir à Bouli Lanners qui, teint vermeil, barbe poivre et sel et tatouages plus ou moins apparents (bouteille de whisky, carte de l'Ecosse...), entraîne fatalement son personnage vers d'autres rives insidieuses. «*Je ne connais pas d'homme ayant plus d'humanité que ce non-violent pacifique*», croit toutefois utile de préciser Samuel Benchetrit. De fait, quand, à six jours de la sortie de *Chien*, on rejoint Bouli Lanners dans la belle et grande demeure de brique rouge qu'il partage sur les hauteurs de Liège avec Elise Ancion, la «*fée*» costumière - et fille de marionnettistes - qui lui a donné «*confiance et stabilité*», sa philanthropie s'exerce sur une très active croisade antinucléaire. L'acteur (et réalisateur), qui vaut son pesant de clics en Belgique, se marre du petit barouf que crée la vidéo coup de gueule postée la veille sur Internet.

Par-delà ce poids médiatique dont, en bon poil à gratter, il entend faire bénéficier la cause, Bouli Lanners affirme néanmoins se poser en véritable contradicteur, lui qui coordonne des plateformes belge, anglaise et allemande, potasse les dossiers et aiguise son implacable constat auprès de scientifiques, économistes ou ingénieurs physiciens : «*Je vis dans un pays formidable et désespérant qui possède deux centrales avec sept réacteurs, dont deux controversés en*

*raison de microfissures avérées dans les cuves. Vingt bombes atomiques sont stockées sur notre territoire par l'Otan. L'exploitation planétaire des ressources naturelles a atteint son pic et nous dépendons de minerais de plus en plus durs à trouver, etc. Conflits, catastrophes naturelles, bactéries... Plusieurs scénarios sont possibles, mais tous indiquent que, sans une radicale prise de conscience collective passant par la décroissance, nous fonçons droit dans le mur.*»

La fibre écolo, cet «*adepte du yoga et randonneur aux airs de biker*» la tient d'une enfance passée dans la cambrousse wallonne, dans une enclave francophone jouxtant la frontière avec les Pays-Bas et l'Allemagne. «*Croyant dont la foi se trouve si constamment ébranlée par le prosélytisme et l'ethnocentrisme des religions abrahamiques*», qu'il confesse glisser vers «*un animisme de plus en plus radical*», Bouli Lanners grandit dans un milieu très modeste, au côté d'une mère femme de ménage et d'un père douanier. C'est à travers le «*cours d'esthétique*», suivi dans le cadre d'un enseignement catholique chez les oblats qu'il est touché par la grâce de la culture.

Viré des Beaux-Arts au bout d'un an, il n'en commence pas moins une carrière de peintre, qu'il suspendra au tournant du siècle, quand la caméra lui fera de l'œil. Mais non sans se promettre, après une vingtaine d'années en pointillés durant lesquelles lavis, encre de chine et gouache font l'appoint, d'y revenir tôt ou tard. Un indice ? L'atelier en cours d'aménagement dans le jardin devrait être prêt cet automne. Quand Bouli Lanners renouera avec la peinture à l'huile, ce sera en tout cas avec le dessein quasi spirituel de parvenir enfin, un jour, à «*être autant ému par mes propres toiles que par celles de Munch, de Constant Permeke ou du Greco*».

Bouli Lanners s'avoue ancré à Liège, où il a fait les 400 coups, «*passant de la veste baba kaki portée à la campagne en buvant de la sangria dans des gobelets en plastique à la scène punk citadine, où l'on prenait du speed et se foutait sur la gueule en concert*». Des bons souvenirs, sédimentés autour d'une vie de guingois, un jour barman, l'autre artificier ou décorateur de vitrines. Avant que la précarité ne se substitue à l'insouciance, sept ou huit années durant, jusqu'à crecher dans une cabane.

Le déclic survient à la mort de son père. La trentaine entamée, Bouli Lanners décide de se prendre en main, en tournant en 1999 un court métrage qui le met sur d'autres rails, sans l'absoudre pour autant du «*sentiment de culpabilité de ne pas être devenu quelqu'un du vivant*» de son géniteur. Aucun héritier ne portera le même fardeau. «*Avant c'était trop tôt et maintenant, trop tard. Quand je menais une existence dissolue, je ne m'imaginais pas devenir un petit-bourgeois.*» Qui, fin janvier, passait la soirée au Reflektor à pogoter devant les Sonics, un groupe de garage rock américain datant du précambrien. En attendant d'aller saluer Adamo à Paris, dans sa loge.

---

20 mai 1965 : naissance à Moresnet-Chapelle (Belgique).

2008 : *Eldorado*, de lui-même.

2010 : *De rouille et d'os*, de Jacques Audiard.

2017 : *Petit Paysan*, de Hubert Charuel.

14 mars 2018 : *Chien*, de Samuel Benchetrit.